FÊTE DE LA RECONNAISSANCE.

Nullum tam immansuetum animal est,
Quod non curâ mitiges et in amorem tui vertas.
SENEC.

DISCOURS

Prononcé le décadi prairial de l'an VI, à la fête de la Reconnaissance, par le citoyen François Tobie, *commissaire du directoire exécutif près l'administration municipale du cinquième arrondissement.*

Citoyens,

J'éprouve, en commençant ce discours, une émotion secrette, dont il n'est peut-être aucune ame sensible parmi vous qui ne pénètre facilement la cause.

Invité par la municipalité à servir d'organe aux cœurs reconnaissans, j'aurais désiré esquisser à vos yeux l'image adorée de la vertu céleste que vous vous êtes réunis pour célébrer ; mais plus je médite, plus je vois que la Reconnaissance toujours mal définie, échappe à l'examen, ne peut qu'être sentie. Il en est, ce me semble, de certaines

affections de l'ame comme des fleurs ; les toucher, c'est les flétrir.

Un regard fixé sur son bienfaiteur, et dirigé vers le ciel, une main serrée avec tendresse, ou pressée sur la poitrine avec transport, voilà toute la réthorique de la Reconnaissance. Quel choix d'expressions ; quelle pureté de langage ; quelle richesse d'idiôme ; jugerez-vous jamais dignes d'être comparée à la sublimité de ces signes sacrés !

Si la Reconnaissance nationale porte un caractère différent de celui que je viens de tracer ; Si elle exige plus d'éclat, plus d'appareil, c'est que nos magistrats suprêmes ont pour but, en décernant des récompenses au mérite, de multiplier les actes de vertu par l'attrait de l'exemple. Ainsi la pompe funèbre du Pacificateur de la Vendée, ainsi l'audience solemnelle donnée au vainqueur surnommé l'*Italique*, sont en quelque sorte des cours de gloire, dans des genres différens, auxquels tout zèle patriote doit tenir à honneur de s'aller instruire.

De tous les plaisirs, celui de la Reconnaissance est peut-être le plus doux ; de tous

les vices , celui de l'ingratitude est assurément le plus odieux. Ce vice seul suppose tous les autres.

La plus grave des injures que l'on puisse dire à un homme , c'est , à mon avis , de l'appeller ingrat. L'ingrat est l'ennemi né de tous les infortunés ; il leur nuit à tous.

Les anciens Perses regardaient ce crime comme trop grand pour être puni par les hommes ; ils en renvoyaient la connaissance au tribunal des dieux.

Chose bien étonnante ! nous avons tous horreur de l'ingratitude ; le nom seul de ce vice offense nos oreilles , il nous peine à entendre ; cependant , quelle est notre inconséqnence ! Descendons un moment dans l'intérieur de nos consciences : comment nous conduisons-nous envers cette providence tutélaire qui nous nourrit , qui nous éclaire , et qui a permis que nous jouissions de cette liberté précieuse dont nos pères ont été privés ?...

Dans l'intérieur de nos foyers , quelle froideur à l'égard des vénérables parens qui ont,

avec tant de soin et de sollicitude, élevé notre enfance ?....

Comment traitons-nous ces tendres épouses, que nous délaissons dans la prospérité, et dans le sein desquelles nous sommes si heureux de trouver un refuge dans les jours de malheur ?

Comment accueillons-nous l'ami disgracié ? comment le défendons-nous en son absence ?...

Quel tribut avons-nous payé aux cendres de ces martyrs de la philosophie, dont les buchers ont fondu les trônes en éclairant l'entendement humain ?

Quelles marques d'intérêt, de sensibilité, d'humanité seulement reçoivent de nous ces cœurs d'hommes, ces guerriers mutilés, qui n'ont exposé si souvent leur existence que pour la conservation de la nôtre ?

Un dernier trait plus notoire, plus récent, et qui nous est, si je puis m'exprimer ainsi, plus respectivement personnel, caractérise davantage encore une coupable indifférence.

Il y a peu de tems (il n'est aucun de vous qui en ait perdu l'affligeant souvenir), il y a peu de tems, tout nous a manqué

tout à la fois. Cette calamité a duré deux longues années ; disette d'hommes, disette de chevanx, disette de vivres, disette de tous les objets de première nècessité ; pour, seule et unique ressource, un papier (dont le discrédit s'accroissait de la manière la plus effrayante chaque jour).

A cette époque désastreuse, combien d'enfans ont expiré de besoin sur le sein épuisé de leurs mères ! Combien de vieillards ont terminé par la faim leur déplorable carrière !

Combien de pères de famille, réduits au désespoir, ont secoué le fardeau de la vie ! Peu ou point de pain, famine et discorde an-dedans, guerre d'extermination au-dehors, tout était anéanti, tout, jusqu'à l'espérance !

Enfin un nouvel ordre de chose s'organise ; Archimède entre dans Syracuse.

Pour premier bienfait, la monnaie de siège diminue, s'écoule, disparaît. Cette délicate opération se fait sans bruit, sans trouble, sans secousse ; on dirait presque sans effort. Ainsi ro ulent majestueux, les corps célestes

dans l'espace, sous la direction invisible du grand être. Bientôt nos troupes victorieuses sont approvisionnées, vêtues aux dépens de nos ennemis vaincus. La tranquillité se rétablit, les factieux sont enchaînés des mêmes fers qu'ils nous avaient préparés. La liberté s'acclimate en Allemagne, en Suisse, en Italie. Les monumens des arts, devenus monumens de notre gloire, sont conduits en triomphe en Paris. Les coalisés dispersés ou chassés, ou battus, implorent la clémence du vainqueur, et signent la paix sur l'autel de la peur. L'abondance, si long-tems exilée, est enfin rappellée dans nos murs, et la prospérité publique est le fruit de la sagesse. De qui?.....

Je sens que, dans cette circonstance, l'emploi que j'occuppe me fait un devoir du silence; mais si l'orateur se tait, les faits parlent, les étrangers et la postérité acquitteront le tribut de justice et de reconnaissance dû aux auteurs de ces bienfaits, ou plutôt nous rougirons de laisser à d'autres le soin de payer une dette qni nous est personnelle, nous qui goûtons les premiers fruits d'une régénération qui tient du prodige!

Prenez-y garde, citoyens : qu'on ait quelquefois de l'insouciance pour ses devoirs, cèla se conçoit ; mais comment renoncer à la Reconnoisssance, qui est en même-tems une jouissance de l'ame?

Les bêtes mêmes n'y sont pas insensibles ; l'exemple que je vais vous rapporter vous en servira de preuve : ceux qui connaissent ce fait aimeront, j'en suis sûr, à se le rappeler ; ceux qui ne le connasissent pas auront, je crois, du plaisir à l'entendre.

Un jour qu'on donnait dans le grand cirque de Rome, suivant l'usage barbare de ces temps-là, un spectacle d'hommes qu'on faisait combattre jusqu'à la mort contre des bêtes, on avait réuni dans l'arène quantité d'animaux d'une espèce nouvelle et de la plus effrayante férocité. Un lion, sur-tout, fixait les regards par l'énormité de sa taille et ses horribles mugissemens.

Parmi les malheureux introduits dans le cirque pour combattre, était un esclave, nommé Androcle. D'aussi loin que ce lion le vit, il s'arréte soudain avec un air d'étonnement, ensuite s'approche à petits pas, comme vers un homme qu'il reconnaît ; il

remue la queue, il lèche la figure, les jambes, les mains du pauvre esclave, qui, saisi de peur, était déjà plus d'a demi mort. A ses carresses, Androcle reprend courage ; il ose porter sur le lion ses regards que l'effroi lui avait fait détourner ; alors vous auriez été ravi d'admiration de voir la reconnaissance de ce lion et de cet homme, et leurs transports mutuels. Un spectacle si touchant fut suivi des acclamations de tout le peuple.

On interroge Androcle ; on apprend que, quelques années auparavant, pour se soustraire aux cruels traitemens d'un maître barbare, il avait fui et cherché un asyle au sein des déserts parmi les sables. Là, s'étant enfoncé dans une caverne qui s'offrit à lui, il y vit bientôt entrer ce même lion boitant, couvert de sang, annonçant par ses hurlemens combien sa blessure était doulourense. Il s'approche d'Androcle d'un air carressant et doux en levant son pied, et le lui présentant comme pour demander du secours ; Androcle en arrache une grosse épine. Depuis ce tems il demeura trois années dans la caverne ; le lion pourvoyoit à sa nourriture en lui apportant les membres les plus

gras du gibier de sa chasse ; mais enfin ennuyé de cette vie sauvage, il conçut le désir de rentrer dans la société des hommes ; il eut le malheur d'être arrêté et remis entre les mains de son maître qui le condamna aux bêtes. Le hasard avait voulu que le lion fut pris aussi et mis au nombre des animaux qui devaient combattre. Tel fut le récit d'Androcle. Le peuple de Rome demanda par acclamation la grace et la liberté de cet esclave. On lui remit aussi l'animal dont il venait de recevoir de si grandes preuves d'attachement. Tous deux parcoururent la ville ; chacun s'empressait de faire des dons à l'homme, et de couvrir le lion de fleurs, en admirant les effets de la Reconnaissance, et sa puissance sur les animaux les plus féroces.

On croit quelquefois que la gratitude ne peut s'exprimer que par la richesse des dons ; on se trompe, leur mérite consiste sur-tout dans le sentiment avec lequel on les offre.

« En un jour de fête les disciples de Socrate lui faisait divers présens, chacun selon ses facultés, Eschine qui, quoique pauvre, fréquentait son école, lui dit : « Pour moi, je

n'ai rien à vous offrir qui soit digne de vous, et c'est en cela seulement que je reconnais ma pauvreté ; la seule chose que je possède, je vous l'offre, c'est moi-même. Quelque médiocre que soit ce présent, veuillez ne le pas dédaigner et songez que si vos autres disciples vous ont donné beaucoup plus, ils se sont réservés bien davantage encore ».

» J'accepte votre don, répondit Socrate, j'en fais beaucoup de cas ; et puisque vous vous prisez si peu, j'employerai tous mes soins à vous rendre à vous-même meilleur encore que je ne vous reçois ». Ainsi Eschine, par la seule bonté de son cœur, se montra plus généreux que la jeunesse la plus opulente d'Athènes.

Lorsqu'il est question de Reconnaissance je passerai tout le jour à écouter ou à raconter de si intéressantes histoires.

O vous, dont les bons offices sont sans cesse présens à ma mémoire, que ne m'est-il permis de vous faire connaître, par le récit des généreux services que vous m'avez si gracieusement rendus ! Vingt fois déjà mon cœur a placé votre honorable nom sur

mes lèvres, et si je ne craignais d'offenser votre modestie en ce moment, ici même je proposerais à mes concitoyens vos vertus en exemple.

Mais après avoir puisé des exemples hors de notre propre histoire, et puisque l'envie qui règne chez les vivans ne nous permet de chercher nos modèles que chez les morts ; pour l'honneur national, je ne fermerai pas cette galerie sans y déposer un tableau de l'école française.

Lors de l'éxil du surintendant des finances Fouquet, parens, amis, serviteurs, tout le monde l'abandonna, excepté deux hommes de lettres, Pelisson et le bon, l'inimitable Lafontaine. Notre fabuliste raçut l'ordre despotique d'abandonner Fouquet, *vous voyez bien que cela ne se peut*, répond le rival de Phèdre, *il est malheureux et il m'a obligé! j'étais son ami dans la prospérité, je suis son consolateur dans la disgrace.* Puissans du monde, que cette leçon ne soit pas non plus perdue pour vous ! il ne me reste, disait un ancien aux prises avec la fortune, *que ce que j'ai donné et les amis que je me*

suis fait. Que vos bienfaits s'appliquent donc aux hommes de mérite, si vous voulez en cue illir d'aussi doux fruits !

Et vous, élèves de Clio, gravez sur le marbre, burinez sur l'airain les noms des hommes bienfaisans, de ces vivantes images de la divinité sur la terre, consacrez à l'immortalité les actions de ceux qui ont servi la république, ou qui ont souffert pour elle ; que leurs noms vivent à jamais dans le cœur et dans la mémoire ! et dans les cœurs reconnaissans.

Enfans de Polymmie, sanctifiez vosh armonieux concerts par l'hymne à la Reconnaissance !

Que la voûte céleste retentisse des noms de nos législateurs, de ceux des auteurs, des défenseurs, des conservateurs de l'auguste constitution de l'an III ! Entourons religieusement cette arche sacrée à laquelle sont étroitement attachés le salut, la fortune, la considération ; je dirai plus, la liberté publique ! Propageons les principes qu'elle renferme ; la faire connaître, c'est la faire chérir ! Défendons-la par nos discours, par nos

écrits, par nos exemples, par nos armes! Mourrons, s'il le faut, pour le maintien de nos saintes lois, bien sûrs d'obtenir de l'équitable postérité un monument illustre près du passage de Thermopyles, et un soupir de la Reconnaissance nationale!

Vive la république!

Le Commissaire du Directoire exécutif.

TOBIE.

